



QUAIS DU POLAR

FESTIVAL
INTERNATIONAL
LYON

DU 29 AU
31 MARS
2019

LITTÉRATURE
CINÉMA
BD
ENQUÊTE
JEUNESSE
THÉÂTRE



RENCONTRE AVEC BENJAMIN WHITMER JEUDI 4 OCTOBRE À 14H (lieu à venir)

Rencontre réservée aux lycéens

Jeudi 4 octobre, Quais du Polar invite l'auteur américain Benjamin Whitmer à Lyon. Un temps d'échanges privilégié est proposé aux élèves de lycée, et l'ensemble de ses lecteurs pourra retrouver l'auteur en soirée dans une librairie lyonnaise.

La rencontre avec des classes sera organisée en présence d'un interprète, pour une ou plusieurs classes qui auront préparé la rencontre en amont.

Benjamin Whitmer est né en 1972 et a grandi dans le Sud de l'Ohio et au Nord de l'État de New York. Il a publié des articles et des récits dans divers magazines et anthologies avant que ne soit publié son premier roman, *Pike*, en 2010. Il vit aujourd'hui avec ses deux enfants dans le Colorado, où il passe la plus grande partie de son temps libre en quête d'histoires locales, à hanter les librairies, les bureaux de tabac et les stands de tir des mauvais quartiers de Denver. Son troisième roman, *Évasion*, paraîtra aux éditions Gallmeister en septembre 2018.

Pour préparer la rencontre, Quais du Polar conseille aux enseignants la lecture de *Pike*, paru en 2015 aux éditions Gallmeister, et disponible également en poche.

Douglas Pike n'est plus le truand d'autrefois. De retour dans sa ville natale des Appalaches proche de Cincinnati, il vit de petits boulots et tente de combattre ses démons du mieux qu'il peut. Jusqu'au jour où il apprend que sa fille, depuis longtemps perdue de vue, vient de mourir d'une overdose. Et où il découvre par la même occasion l'existence de sa petite-fille âgée de douze ans. Tandis que la gamine et lui tentent de s'approprier, un flic brutal et véreux commence à manifester un intérêt malsain pour la fillette.

Pike est le premier roman de Benjamin Whitmer. Encensé par la critique et coup de cœur de nombreux libraires, il est en cours d'adaptation par le réalisateur Olivier Marchal (*36 quai des Orfèvres*, *Les Lyonnais*, *Braquo...*).

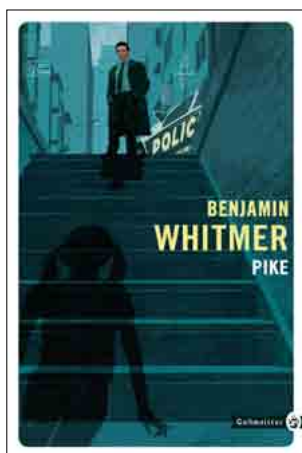
Pour en savoir plus, retrouvez ci-après un extrait de *Pike*, les critiques du roman dans la presse et la préface du prochain roman de Benjamin Whitmer, *Évasion*, par Pierre Lemaître.

En partenariat avec le festival *Un aller-retour dans le noir* de Pau.

CONTACT

mediation@quaisdupolar.com
09 83 32 36 26

**WWW.QUAIS
DUPOLAR.COM**



PROLOGUE

Le bras gauche du gosse saille en biais de la neige sale comme une branche de bois noir cassée. Derrick tâte le corps de la pointe de sa botte de cow-boy. Aucun mouvement. Il rengaine son Colt 911 et balaye la ruelle du regard. Les anciens bâtiments industriels en brique rouge le dominant de trop haut ; un antique escalier de secours se décolle et pend d'une façade, menaçant d'entraîner le mur délabré dans sa chute. Droit devant, la ruelle s'achève en cul-de-sac sur un chenil grillagé abritant deux pit-bulls entraînés à déchiquer le corps des flics blancs. Derrick tourne les talons et repart vers la Grand-rue de Cincinnati. Stase du matin, bottes qui crissent sur la neige dure au rythme du coeur qui bat, froid et métronomique, sous sa cage thoracique.

Pas le moindre putain de doute : le gosse avait senti le coup venir. C'était forcé, vu comme il l'avait jouée cool jusqu'au moment où il avait surpris Derrick, visage penché sur une cigarette rougeoyante, pour faire alors volte-face et filer par la porte de la cuisine en ne lui laissant voir qu'une traînée afro floue et le dessous de ses talons. Le temps que Derrick sorte son .45 de son holster, le gosse avait déjà dix mètres d'avance et cavalait pour sauver sa peau.

Puis il avait continué à bien jouer le coup sur les deux premiers blocs. Il s'était tenu à l'écart des petites rues latérales et avait rameuté tout le quartier. Et tous les autochtones ne dormaient pas ; assis sur leurs perrons décatés, quelques-uns d'entre eux suivaient la scène de leurs yeux rougis par la bière. Il y en eut même deux ou trois qui se levèrent, comme pour intervenir. Derrick les fit se raviser en pointant son arme sur le plus proche et en aboyant qu'il abattrait le premier fils de pute qui songerait à se mettre sur son chemin.

Mais ensuite le gosse fit deux erreurs. La première fut de s'engager dans la ruelle. C'était la plus évidente. Mais la seconde était en réalité une erreur de jugement qu'il avait commise beaucoup plus tôt, probablement le matin, à l'instant où il avait choisi quelles chaussures mettre. Il en portait une paire aux lacets démesurément longs qu'il traînait derrière lui comme des queues de rats. Et il avait trébuché dessus. Fashion victim. Derrick s'était figé, avait visé, puis avait fait feu à deux reprises. Son pistolet avait tressauté dans sa main comme une chose vivante, et les deux grosses balles de .45 avaient fait rouler le gosse comme un fagot de bois sec poussé par une bourrasque.

Il tressaillait encore lorsque Derrick le rejoignit. Lèvres entrouvertes, bouche et nez écumant de sang. Il clignait des yeux, essayait de parler ; le ciel pesait sur son visage comme une main invisible. Derrick lâcha une troisième balle, qui lui fit un trou fumant dans la tête.

Il est maintenant presque sorti de la ruelle. Plus que six mètres. Moins à chaque pas. Deux jeunes gars apparaissent au coin d'un immeuble, éclipsant le soleil dans leurs manteaux d'hiver. Le plus petit des deux siffle, face blanche ronde presque translucide dans le matin glacé, fins yeux bleus luisant de froidure. Un frisson électrique secoue la moelle épinière de Derrick, il lève son .45 et aligne les deux gars.

— Reculez.

Ils reculent, dos contre le mur. Nonchalants. Pas impressionnés.

— Tu l'as buté, hein, espèce de fils de pute ? dit le plus grand en serrant ses gros poings noirs.

Derrick continue à avancer, le .45 pointé vers son interlocuteur.

— Il s'est pris les pieds dans ses lacets.

— Ah ouais ? Et c'est comme ça qu'il a mis plein de bouts de cervelle par terre ?

— Ça arrive à tout le monde. Ça pourrait même vous arriver à vous.

— Tu t'en sortiras pas comme ça, espèce de fils de pute.

Derrick accélère : plus qu'un mètre cinquante. Une femme flétrie en sabots et blouse d'intérieur marron pointe son nez au coin de l'immeuble pour voir ce qui se passe. Il poursuit son chemin en la frôlant, et le voilà sorti au petit trot. Structures de fonte et murs de pierre. Le trottoir est défoncé comme par un tremblement de terre, et les quelques arbres qui bordent la rue sont nappés d'une neige piquetée de suie noire. Les caniveaux et bouches d'égout débordent des canettes de bière et des mégots de cigarettes de la veille, parmi lesquels traîne un escarpin rouge à talon haut.

Derrick s'arrête en glissant au milieu de la rue, prend ses repères. Là, la façade blanche et le balcon en fer forgé du Hanke. Il prend vers Central Avenue, vite. Ils sont maintenant plus nombreux, beaucoup plus nombreux, à sortir de chez eux, à poser un pied sur leurs perrons glissants, pour débouler dans la rue. Derrick court.

Quelqu'un siffle dans son dos, ça vient de la ruelle. Il sait que c'est une connerie, mais il tourne tout de même la tête. C'est le jeune Blanc à face ronde. Une bouteille de bière fend les airs, lui effleure le bras, se fracasse sur le macadam froid. Il court. Un hurlement quelque part sur sa gauche. Une autre bouteille de bière lui passe devant le visage. Se fracasse. Puis c'est une pierre. Derrick l'esquive ; elle lui passe à moins de cinq centimètres de la tête. Il court. Ses bottes de cow-boy glissent dans la bouillasse de neige et de bière. Il ne tombe pas. Sa voiture est garée derrière l'appartement du gosse. Aucune chance de l'atteindre. Il entend le clac métallique d'une glissière de pistolet qui coulisse. Cette fois, il ne se retourne pas. L'arme crache quatre balles en succession rapide ; elles ricochent en arrachant des bouts de rue sur sa droite. Gosse de gang, jamais foutu les pieds dans un club de tir, mettra jamais dans le mille. Derrick court vers le centre comme un dératé.

Petite rue sur sa gauche, berline bleue quatre portes arrêtée au stop. Derrick se précipite. Au volant, un Mexicain en costume bleu à fines rayures, bouche bée face au spectacle de ce solitaire en santiags poursuivi par une meute hurlante qui déboule des immeubles comme une crue d'orage et déferle dans la rue à ses trousses. Derrick ouvre vivement la portière arrière, fourre la bouche de son arme derrière l'oreille du Mexicain.

— Démarre, lâche-t-il d'une voix rauque en claquant la portière.

— ¿ Qué ?

La meute bouillonne vers eux comme une masse écumante. Derrick attrape le Mexicain par le menton, le force à tourner la tête vers le centre-ville.

— Vámonos. Ahora.

Le pied du Mexicain trouve la pédale d'accélérateur. La berline vire vers le centre en faisant crisser la gomme.

— Ils avaient l'air en colère, dit le Mexicain.

— Ils ont encore rien vu, dit Derrick.

1

~ VOUS ÊTES PAS TOUT À FAIT AUSSI GRAND QUE J'CROYAIS ~

Il n'est pas difficile d'identifier Dana. Elle entre par la porte, le pelvis grassex en avant, vêtue d'un manteau rose qui semble être passé sous un camion poubelle. Une fillette sale aux cheveux noirs fait la moue derrière elle, douze ou treize ans, sweat-shirt déchiré un rien trop fin pour la saison. Les yeux de Dana se posent sur Pike comme si elle le connaissait, elle s'approche de lui en traînant les pieds, pousse la fillette dans le box, puis s'y glisse elle-même en baissant la tête comme si elle craignait qu'on ne la voie. Il serait étonnant que quelqu'un l'eût manquée. Le restaurant est plein de mineurs de l'équipe du matin, qui sirotent leur café, feuilletent le journal, saluent la compagnie en sortant, en entrant, le dos encore courbé par le froid du dehors, et tous gardent un demi-oeil vers elle depuis qu'elle a poussé la porte. Nanticote est une petite ville.

— Vous êtes pas tout à fait aussi grand que j'croisais, dit-elle.

Pike ne relève pas.

— Comment est-elle morte ?

— Donnez une pièce à Wendy, dit Dana. J'ai vu un distributeur de journaux en arrivant. Elle aime bien lire.

Pike sort vingt-cinq cents de sa poche. La fillette prend la pièce et s'éloigne en bousculant Dana. Elle a un chaton gris et blanc dans les bras. Il bâille et sa langue rose lape la graisse de l'atmosphère comme s'il avait voulu attraper des flocons de neige, les canines luisantes comme des lamelles de glace.

— Comment est-elle morte ? répète Pike.

Dana renifle, essuie un long flot de morve d'un revers de manche rose.

— Elle a fait une overdose. Héroïne.

Rien de surprenant. Mais Pike loupe le cendrier en tapotant sa cigarette d'un peu haut. Des brins de tabac rougeoyant s'élèvent en volutes dans l'air grassex puis se posent en frémissant sur la pilosité noire et drue de son avant-bras. Il les remarque à peine.

— Quand ça ?

— La semaine dernière.

Dana tend le bras au-dessus de la table, lui prend une de ses Pall Mall sans filtre et l'allume avec le briquet qu'il a posé à côté.

Wendy revient, un journal mal plié serré sous le bras droit. Pike fait un signe de la tête à l'intention d'Iris, la serveuse. Elle se fraye un passage jusqu'à leur table, qu'elle atteint en même temps que Wendy.

— Emmène-la au bar et sers-lui des pancakes aux myrtilles, dit Pike. (Il se tourne vers Dana.) Tu veux quelque chose ?

— Un café, je dirais pas non, répond-elle.

— Allez, viens, ma puce, dit Iris en posant une main sur l'épaule de Wendy et en l'entraînant vers le bar.

Le restaurant est plein à craquer. Iris attrape une assiette presque vide sur le comptoir et dit au mineur à qui elle appartenait qu'il serait peut-être temps de sortir gagner sa croûte dans le vaste monde. Le mineur reste assis une minute, à fumer sa cigarette en fixant Iris comme s'il s'attendait à ce qu'elle lui restitue son bien. Constatant que non, il persiste à la fixer comme s'il risquait d'en prendre ombrage. Finalement, il se visse une casquette John Deere sur le crâne et se lève en secouant la tête d'un air ébahi. Iris fait s'asseoir Wendy à sa place et crie sa commande de pancakes aux myrtilles. La fillette s'affaisse sur son tabouret, caresse la tête de son chaton, tourne son visage fin et pâle et pointe ses grands yeux bleus vers tous les coins de la salle, terrorisée et surstimulée.

Iris revient avec le café de Dana.

— Elle est adorable, dit-elle. C'est votre fille ?

Dana renifle.

— Je ne peux pas avoir d'enfants. Je suis née avec un utérus en trop. On a dû m'enlever les deux quand je suis tombée enceinte après m'être fait violer par mon père.

Les deux sourcils d'Iris se dressent. Elle tourne les talons et s'en va.

Dana renifle.

— Eh ben, elle prend vite la mouche, la pétasse.

— Qui est sa mère ? demande Pike.

— Sarah, dit Dana avec un sourire malicieux.

Pike acquiesce. C'était la réponse évidente.

— Est-ce que c'est elle qui a trouvé le corps ?

— Non, et merci putain de Dieu. Après ce qu'ils lui ont fait.

— Qui ils ?

Dana secoue la tête, frissonne.

— Je ne peux pas la prendre, dit Pike. Je n'ai aucun endroit où la loger.

— Si j'avais quelqu'un d'autre, je serais pas en train de vous parler à vous.

— Et la mère de Sarah ?

— Alice ?

Pike acquiesce.

— Alice s'est chopé un cancer des poumons. Ça fait des années qu'elle est morte. (Les yeux de Dana sont comme des brûlures de poudre.) C'était quand, la dernière fois que vous avez parlé à Sarah ?

Pike tire une longue taffe.

Dana reprend une gorgée de café et repose sa tasse sur sa soucoupe d'un geste net.

— J'en ai marre de cette merde, dit-elle en se levant. Je me tire.

— Attends. (Pike sort un billet de vingt dollars de son portefeuille. Elle le considère avec l'air de vouloir le froisser en boule et le lui jeter au visage.) Prends ça, dit Pike. Pour l'essence, et le dérangement.

Elle attrape le billet et le fourre dans sa poche.

Pike sort de son portefeuille un autre billet de vingt, le tient entre deux doigts.

— Où vivait-elle ?

Dana s'essuie la morve d'un revers de manche rose gluante.

— Dans le quartier d'Over-the-Rhine, finit-elle par dire en prenant le billet d'un geste vif. 400 Mulberry Street, Cincinnati.

Elle quitte le restaurant en tractant tous les regards derrière elle.

LA PRESSE EN PARLE

Bon Dieu, quel beau livre ! [...] Quelle force, quelle écriture, quel magnifique personnage, et tout ça dans un premier roman. Chapeau bas, monsieur Benjamin Whitmer !

Bernard Poirette, RTL

La révélation polar de cette rentrée littéraire 2012. [...] Un petit bijou inédit de la littérature policière.

Cécile Rondeau Arnaud et William Boulay, RADIO FRÉQUENCE PROTESTANTE

Noir de chez noir. C'est à la fois lyrique et tranchant, c'est nerveux. [...] On est emportés par le rythme, par l'ambiance, c'est miteux, c'est crasseux. Les gens qui ont sélectionné les manuscrits et ont fabriqué ces bouquins ont fait du beau boulot.

Marion Calais & William Galibert, EUROPE 1

C'est un premier roman qui déborde de talent. [...] Une découverte.

Éric Libiot, L'EXPRESS

Lisez Pike, premier roman absolument géant [...]. Depuis quand n'avait-on pas respiré une si bonne odeur de polar grande tradition, écrit avec du verre, poli à l'acide, sans aucun ajout de complément inutile : ni psycho, ni socio, ni pathos ? Du polar tel qu'il ne devrait jamais cesser d'être : un bistouri littéraire plongé dans le réel – en l'occurrence l'Amérique à la fin du siècle précédent, qui n'a guère évolué depuis, sinon en pire.

Alain Léauthier, MARIANNE

Tout à fait fascinant. [...] Un style violent, carré, sans concession. Le retour du polar américain violent.

François Angelier, FRANCE CULTURE

C'est au tour du génial Benjamin Whitmer de revigorer le genre ancestral.

Nicolas Ungemuth, LE FIGARO MAGAZINE

Un roman noir impeccable qui donne un coup de fouet comme un petit whisky avalé cul sec.

Lionel Destremau, LE MATRICULE DES ANGES

Noir, très noir, Pike dégage une tension permanente, une violence sourde ou bien réelle. Un roman coup de poing.

Alexandre Fillon, LIVRES HEBDO

Pike est un premier roman sombre et nerveux, drôle et tragique, dont aucun protagoniste (ou lecteur) ne sortira indemne.

Laurent Boscq, ROLLING STONE

L'écriture au couteau racle la phrase jusqu'à l'os.

Hervé Bertho, OUEST FRANCE

Avec Benjamin Whitmer, le monde du polar américain vient d'accoucher d'un rejeton de premier plan.

Jean-Marie Dinh, LA MARSEILLAISE

À la fois sombre et hilarant.

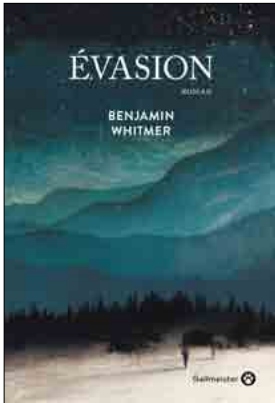
Richard Sourgnes, LE RÉPUBLICAIN LORRAIN

Le plus grand roman – noir comme une nuit d'hiver châtiée par les vents glacés – de la rentrée littéraire.

Thibaut Kaeser, L'ÉCHO MAGAZINE

Un syle incisif et une ambiance à couper au couteau.

COUNTRY MUSIC MAG



PRÉFACE DE PIERRE LEMAÎTRE

Comme bien des lecteurs français, j'ai découvert Whitmer avec *Pike* où un truand reconverti, bagarreux notoire ("son visage avait été une tête de mort à la gloire de la cocaïne") héritait d'une gamine d'une douzaine d'années dont la mère était morte d'overdose. La situation était rendue fiévreuse par le fait que la morte était sa propre fille. *Pike* était grand-père, rôle inattendu qui le conduisait à une lente et douloureuse introspection sur sa propre vie.

C'est peu dire que j'avais été impressionné. Le livre m'avait pris à la gorge et ne m'avait plus lâché.

Puis ç'avait été *Cry Father* où Patterson Wells, ermite dépressif et alcoolique voyait sa vie troublée par l'arrivée soudaine de Junior, le fils d'un ami, garçon brutal, drogué, bagarreux, dealer avec qui la relation allait prendre une sale pente.

Ces livres exploraient les deux facettes de la relation paternelle, du côté de la fille pour *Pike*, du fils pour *Cry Father*. Il n'y avait rien d'étonnant d'entendre ensuite Whitmer expliquer sa hantise d'être un mauvais père pour ses propres enfants, un garçon et une fille...

Les deux romans faisaient évoluer leurs personnages dans l'Amérique des laissés-pour-compte, des déshérités incapables, par manque de moyens, de participer activement à la consommation de masse, éloignés – « déconnectés », dit Whitmer lui-même – des centres de pouvoir économique et culturel, une Amérique invisible pour les TV d'information continue et les magazines people. C'est de cette partie-là des USA que vient Whitmer, de l'Ohio (il est né à 40 miles de chez Donald Ray Pollock avec il partage ainsi une double proximité, géographique et littéraire), il est des leurs. Comme eux, il considère le rêve américain comme une lointaine réminiscence de la manière dont les USA se sont racontés leur propre histoire. Comme eux, il voit le système démocratique du pays ruiné jusque dans ses fondements.

Old Lonesome [Évasion], qui arrive aujourd'hui, élargit au collectif et approfondit socialement ce qui avait été posé avec les deux romans précédents. C'est l'histoire d'une évasion dans la grande tradition américaine, la traque permettant de suivre simultanément les fugitifs, leurs poursuivants, quelques proches, les journalistes chargés de couvrir l'événement, etc.

Chez Whitmer, les intrigues sont taillées sur le modèle minimum. Dans *Pike*, le personnage se rend chez le dealer, qui l'envoie chez le barman, qui l'envoie chez le vétérinaire, qui l'envoie chez le shérif, vous voyez le schéma. Chez n'importe qui c'est lassant à la huitième page. Jamais chez Whitmer. Dans *Old Lonesome*, n'attendez pas non plus que les itinéraires des personnages se croisent de manière vraiment surprenante. Pour autant, vous aurez du mal à le lâcher. Pour tenir le lecteur en haleine avec des intrigues aussi mince, il faut un sacré talent. Ses personnages, confondants de vérité, sont placés dans des situations qui portent à incandescence leurs contradictions, leurs fantasmes et embrasent leur destin. L'écriture, tirée au cordeau (et ici magnifiquement restituée par un Jacques Mailhos au sommet de son art), révèle leur vérité avec une acuité chirurgicale (« Il aimerait que sa vie soit un truc qu'il pourrait prendre et broyer au mixeur ») et leur permanente ambivalence ne cesse d'entretenir la tension du récit. Benjamin Whitmer fait de la littérature au scalpel comme d'autres peignent au couteau.

Rien ne l'agace plus que les questions concernant la violence, omniprésente dans ses livres. Il a bien raison, et je ne sais pas pourquoi on lui pose encore la question. Il suffit de le lire pour comprendre que son Amérique tient debout sur deux piliers (la violence et la drogue) et que ses livres confirment à chaque ligne la définition que Manchette donnait du noir, un roman dans lequel « Le Mal domine historiquement ».

Dans la plus pure tradition américaine, Whitmer baigne lui-même dans l'ambivalence. Ses romans ne cessent de fustiger la violence, selon lui consubstantielle à l'Amérique mais il se définit lui-même comme « un môme de dix

Évasion de Benjamin Whitmer (Gallmeister)

ans qui aime les westerns, les films violents et adore écrire sur la violence », un homme qui n'a rien d'un pacifiste parce que « la violence est parfois nécessaire ». Il fait ainsi partie de la très large communauté des Américains armés. Il se dit prêt à ranger son flingue le jour où la police fera de même. Étrange revendication que souhaiter une police désarmée dans un pays où on trouve autant d'armes que d'habitants et où le nombre de tués par balle pour cent mille habitants est cinquante-cinq fois plus élevé qu'en France et trois cent trente six fois plus qu'au Japon. Il prétend sans rire que « la plupart des lois contre le port d'armes ont été créées pour éviter que les Noirs puissent en posséder ».

En fait, tout cela n'est étrange qu'en apparence parce que Whitmer sait parfaitement de quoi il parle : il est Américain, parle de son Amérique, et sait qu'il participe à ce qui fait de ce pays ce qu'il est. C'est pour moi cette mélancolie qui rend ses romans aussi vertigineux et tragiques.

La lecture de *Old Lonesome* [Évasion] m'a fait repenser à quelques lignes que Stevenson écrivait à propos de Hugo et qui vont à Whitmer comme un gant : « Ses histoires sont toujours construites en fonction d'un but qui n'apparaît qu'ensuite, et chaque situation est conçue en fonction d'une visée morale. (...) Ses romans ne peuvent pas être confondus avec ces histoires tendant vers un but ».

Ajoutez à ça un sens de la formule comme on pourrait en trouver chez Carver (« Ed est dans son fauteuil. C'est le genre de fauteuil qui génère des querelles conjugales chez les couples qui attribuent certaines de leurs querelles conjugales aux fauteuils qu'ils possèdent »), ou chez O'Connor (« S'il y a des gens que tu veux voir mort, c'est ce que tu as de mieux à faire. Tu racontes à tous ces bouseux qu'il y a des types en liberté qui cherchent à les abattre, puis tu leur files des amphétamines et tu ouvres l'armurerie. Ça marche à tous les coups. »)

Il y aura deux types de lecteurs de ce roman. Ceux qui seront épatés parce qu'ils ne connaissent pas encore Whitmer. Et ceux qui le retrouveront avec plaisir parce qu'ils savent déjà qu'ils ont entre les mains la quintessence du Noir dans la plus magnifique tradition américaine.

Pierre Lemaître

Retrouvez l'interview de Benjamin Whitmer
lors de sa venue à Quais du Polar en 2015 par la Librairie Mollat

